

XYZ. La revue de la nouvelle

Les treize

Négovan Rajic



Number 13, February–Spring 1988

Spécial 13

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3059ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rajic, N. (1988). Les treize. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (13), 43–46.

Les treize

Négovan Rajic

Moi seul en réchappai pour venir te le dire.

Le Livre de Job

Le 20 novembre 1944, au petit matin, quelque part dans les montagnes sauvages de Sandjak, un feu de bivouac finissait de mourir au centre d'une étoile à treize branches, trace fugitive laissée sur la première neige par une section de douze soldats et d'un sous-lieutenant.

Engourdis par une nuit passée à grelotter de froid, les hommes se harnachaient avant de reprendre la route quand le capitaine de la deuxième compagnie surgit à la tête d'une longue file de fantassins aux visages hagards. Du haut de son alezan, il compta machinalement les treize pics du chardon géant dessiné sur la neige et lança sur un ton de plaisanterie :

— Attention aux embuscades, lieutenant! Le nombre treize porte la guigne! J'espère vous revoir tous vivants ce soir à Lokvé.

— Je ne suis point superstitieux, mon capitaine. D'ailleurs, par ce temps, *ils* préfèrent se chauffer dans quelque hameau de la vallée plutôt que de courir à nos trousses à travers ce pays perdu auquel les dieux eux-mêmes ont tourné le dos. Avec un peu de chance, nous nous reverrons à Lokvé, mon capitaine.

Le sous-lieutenant Bora attendit le passage du dernier soldat de la deuxième compagnie, puis, d'un geste las, leva la main en signe de départ. En silence, la section lui emboîta le pas.

Les paysages, toujours renouvelés et toujours les mêmes, se mirent à défiler: chemins de crêtes, forêts, pâturages déserts, grands pins solitaires torturés par le vent, de temps en temps une misérable hutte de bergers et, depuis quelques jours, la neige sur laquelle les ronces nues dessinaient des arabesques mordorées. Mais ces hommes n'avaient que faire de la beauté des paysages.

Pour eux, il s'agissait de marcher ou de crever. À l'Ouest... toujours plus loin à l'Ouest. L'Ouest était devenu le salut, la terre promise, le mirage pour tous ces corps décharnés qui, depuis septembre, mal nourris, mal chaussés, à court d'armes et de munitions, se frayaient un chemin, talonnés par un adversaire auquel l'aviation alliée parachutait généreuse-

ment chaque nuit du matériel de guerre. Curieusement, l'adversaire ne semblait pas pressé d'en découdre avec ces pauvres diables. Il se contentait de marauder autour d'eux, de les harceler par des attaques-éclair, laissant à la faim et au froid la tâche d'achever l'oeuvre de la mort. De toute façon, l'heure de sonner l'hallali n'était pas loin.

Mais en ce 20 novembre 1944, la section du sous-lieutenant Bora eut de la chance. À la tombée de la nuit, après dix heures de marche sans histoire, elle descendit au village de Lokvé, grouillant de soldats et de chevaux. Elle ne put dénicher qu'une minable maison en pisé, au pied d'un petit piton rocheux, mais, dans cette affligeante retraite, le plus misérable abri du vent et de la nuit se transformait en palais. L'endroit avait l'avantage d'être à deux pas de l'école occupée par la deuxième compagnie. En cas d'attaque nocturne, on pouvait s'épauler par un feu croisé. Une heure plus tard, la section dormait pendant que dans l'âtre brûlaient de grosses bûches.

Peu avant minuit, le sous-lieutenant Bora fut réveillé par une fusillade lointaine; elle errait quelque part dans la montagne comme certains orages d'été. Il l'écoula un moment sans s'alarmer. Depuis des mois, ces fusillades nocturnes étaient son lot quotidien. Par acquit de conscience, il se leva et, à la faible lumière des braises, enjamba les corps endormis à la lumière des braises qui rougeoyaient dans le foyer. Les onze dormaient comme des rondins dans une clairière. Le douzième était en faction devant la maison. La lourde porte grinça et l'air froid s'engouffra dans l'unique pièce. Dehors, le village recouvert de neige baignait dans l'étrange lumière verte de la pleine lune. Le soldat en faction fut rassuré de voir le chef de section. Un instant, ils écoutèrent ensemble le crépitement des armes légères. Il semblait s'éloigner définitivement. Mais ce calme n'était qu'un leurre.

Au moment précis où le sous-lieutenant poussa la porte de la cabane, ce fut l'enfer. Un feu nourri de plusieurs armes automatiques se déchaîna avec une violence sauvage. Instantanément, les balles traçantes tissèrent un réseau de droites mortelles. Visiblement, une autre unité ennemie avait réussi à s'approcher de très près, déclenchant une attaque surprise. Le sous-lieutenant eut juste le temps de se précipiter à l'intérieur, de saisir une arme et de se ruer vers l'autre porte en hurlant : «Nom de Dieu, suivez-moi! Si nous restons ici, nous sommes faits comme des rats.»

À la porte, il essaya vainement d'entraîner un jeune avec lui. Sa première pensée fut d'escalader le piton. D'en haut, il pourrait voir plus clair, ouvrir le feu, embusqué derrière un rocher. À peine eut-il fait quelques bonds qu'il se rendit compte de son erreur. De petites flammes

bleues, au sommet du piton, trahissaient la bouche d'une mitrailleuse. Il se rabattit sur la gauche. Son seul salut : atteindre à tout prix l'école, un bâtiment en pierres. Il se mit à courir vers le poste de commandement de la deuxième compagnie. Il ne put y parvenir. Une fusée éclairante monta majestueusement vers le firmament, s'alluma à l'apogée, puis se mit à descendre avec une lenteur sournoise. Ah! les salopards, le clair de lune ne leur suffisait pas. Ils voulaient un éclairage à giorno.

Dans sa chute, la fusée projeta sur la neige les ombres mouvantes d'un arbre nu. Elles s'allongeaient après le chef de section comme les griffes d'un rapace. À cet instant, il n'était qu'un lapin dans une étrange partie de chasse nocturne. Il eut tout juste le temps de se jeter derrière une meule de foin, abri dérisoire contre ces faisceaux lumineux qui le traquaient. La glace d'une flaque craqua sous lui et l'eau froide imbiba lentement son uniforme. Cela lui fit presque du bien. Attendant une accalmie, il faisait le mort. Pas pour longtemps. Le grésillement d'un feu se fit entendre derrière lui et, dans l'air, se répandit l'odeur âcre de la fumée. La meule de foin, touchée par des balles incendiaires, se transformait en buisson ardent. De grandes flammes s'élancaient brusquement avec mille étincelles vers le ciel étoilé. Sur la neige, des reflets rouges dansaient une sarabande.

Il était pris entre l'eau et le feu. Alors, une terrible colère l'empoigna. La mort qui le guettait lui parut bête et injuste, comme si les dés du destin étaient pipés. Et le sort tragique de son peuple lui parut aussi profondément inique.

Avant lui, huit générations d'hommes de guerre n'avaient cessé de combattre les hordes asiatiques qui, par le détroit du Bosphore, s'étaient déversées sur les Balkans, menaçant le flanc sud-est de l'Europe. Pendant plusieurs siècles, ses ancêtres et d'autres hommes de son peuple avaient guerroyé hardiment contre ces envahisseurs, dans les montagnes et dans les plaines pour que, plus à l'ouest, des villes opulentes puissent s'élever et prospérer. Maintenant, pour les remercier d'avoir été les chiens de garde de toutes ces richesses, les nouveaux maîtres de l'Occident armaient ceux qui travaillaient aussi bien à la perte de leur patrie qu'à la destruction de ce même Occident.

La rage l'étouffait, se nouait en un dur noyau quelque part dans ses tripes et lui donnait la force de narguer la mort. Il bondit, courut de nouveau vers l'école. La deuxième compagnie ouvrit le feu sur la silhouette qui venait des flammes. On le prenait pour un attaquant. Il zigzagua, hurla son nom et atterrit derrière la margelle d'un puits. Enfin, il put respirer un peu et constater avec étonnement qu'il n'avait pas la moindre égratignure.

Les balles traçantes continuaient de tisser leur inquiétant réseau de droites. Curieusement, elles le rassuraient. Aucune ne lui était destinée. Celles qui tuaient ou blessaient arrivaient droit sur la cible et pénétraient la chair avant que l'œil ne pût saisir leur image.

À la lumière de l'immense torche qui continuait de brûler, il voyait les arbres noirs d'un verger, une clôture et la mesure au pied du piton. Des soldats ennemis entraient et sortaient par la porte qu'il venait de quitter. Il eut envie de les mettre en joue, mais hésita. Et si c'étaient les hommes de sa section qu'on amenait prisonniers?

Soudain, le feu nourri s'arrêta aussi brusquement qu'il avait commencé. Les attaquants s'étaient évanouis dans la nuit, comme des figurants dans les coulisses. Le sous-lieutenant se traîna jusqu'à l'école.

Au petit matin, le commandant de la deuxième compagnie examina longuement à la jumelle la maison en pisé et les alentours. Pas une âme qui vive. Alors, le capitaine, le sous-lieutenant et quelques soldats prirent le chemin de la mesure. Le tas calciné de la meule fumait encore. Quelques traces dans la neige menaient vers le piton. La lourde porte en bois était ouverte.

En entrant, ils reculèrent. Dans la paille maculée de sang s'alignaient douze corps et douze têtes fendues comme des bûches. Les cerveaux des morts, masses blanchâtres déjà à moitié gelées qui, de leur vivant, gardaient la mémoire de leur enfance, des êtres chers, des espoirs et des déceptions, des joies et des tristesses, bref de tout ce qui les rattachait au monde, n'étaient plus qu'une matière vouée à la décomposition. La hache du bourreau reposait dans les cendres. La porte grinçait au vent.

Ce vingt-et-un novembre 1944 se levait sous un ciel gris. De faibles reflets rouges pointaient à l'Est. La neige n'était pas loin. Bientôt, elle allait recouvrir, quelque part dans les montagnes sauvages de Sandjak, une étoile à treize branches, trace fugitive d'une section de douze soldats et d'un jeune officier. Au seul survivant, le sous-lieutenant Bora, il restait à continuer sa marche vers l'Ouest et à garder la mémoire...

Négovan Rajic : né en 1923 à Belgrade, Yougoslavie. Résistant pendant la guerre, il quitte clandestinement son pays en 1946. Il poursuit, pendant quatre ans, des hautes études des bas-fonds dans les différents camps et prisons d'Europe avant de reprendre les études d'ingénieur à Paris. A publié *les Hommes-Taupes* (prix Esso-Cercle du Livre de France 1978), *les Propos d'un vieux radoteur* et *Sept Roses pour une boulangère* aux éditions Pierre Tisseyre.